



Soubigou François : Né le 3-07-1860 à Ploudaniel ; 1884, prêtre, professeur à Pont-Croix ; 1890, économe à Pont-Croix ; 1905, aumônier de la Retraite à Brest ; 1906, recteur de Plonévez-Porzay ; 1916, curé doyen de Briec ; 1923, chanoine honoraire ; 1947, retiré à Tréflévenez ; 1948, retiré à Kernouës ; 1954, maison de Keraudren ; décédé le 8-11-1957.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1934 p. 592 (noces d'or) ; 1958 p. 264-267, 278-283, 296-298.

François-Louis Soubigou naquit en 1860 dans la paroisse de Plouédern, mais à la limite de celle de Ploudaniel, où il suivit sa famille tout jeune, à Kerven, et dont il se considéra toujours comme originaire. Il était le cinquième de neuf enfants, premier prêtre de sa famille ; sa sœur aînée, Bénédictine de Notre-Dame du Calvaire à Landerneau, a laissé la réputation d'une religieuse exemplaire, à la rayonnante bonté.

Il fit de solides études classiques au Collège tout voisin de Saint-François de Lesneven. Si nous en croyons la chronique, il fut le héros d'un incident peu banal, rapporté par le « Mercure de France » en 1913 et dont le Bulletin « En Avant » de Lesneven fit mémoire en 1920 lors de l'élection présidentielle de Paul Deschanel. Quarante ans plus tôt, en 1880, le jeune sous-préfet de Brest, à l'occasion du conseil de révision, visita officiellement le clergé. En première, il suivit avec intérêt le collège municipal, dont la direction était alors aux mains du clergé. En première, il suivit avec intérêt l'explication d'une page de l'« Art poétique » d'Horace par notre campagnard ; cependant il intervint pour critiquer tel détail de la traduction. L'élève, d'ailleurs soutenu discrètement par son professeur, latiniste de renom, maintint sans vergogne son point de vue.

Rien ne semblait le désigner pour l'état ecclésiastique, et, au lendemain de ses humanités, il comptait bien faire son chemin dans la vie. Une photographie prise à Rennes, lors de son baccalauréat de philosophie, nous le campe portant beau dans sa veste de « Jusinoc », le menton ferme et le regard décidé, presque impératif. Or, quelques années plus tard, nous le revoyons jeune prêtre à la mine modeste ; si les traits ont gardé leur masque énergique, les yeux, grands ouverts, reflètent une singulière douceur ; c'est bien lui, déjà, tout entier : une nature virile au service d'une profonde vie intérieure.

Il avait pris conscience de sa vocation, d'un coup et tout seul, ce qui était bien dans son tempérament, alors qu'il était en prières devant la statue de Notre-Dame du Folgoat, l'ancienne, tenait-il à préciser, la belle Madone du XVII^e siècle, objet de la traditionnelle dévotion populaire et reléguée au dernier plan lors du couronnement de la statue de pierre.

De son passage au Grand Séminaire on doit retenir qu'il donna exactement pleine satisfaction sous tous les rapports.

Nommé professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix en 1884, puis six ans plus tard désigné comme économe, il commença un long et fécond ministère qui se déroulera pratiquement tout entier dans cette Cornouaille qu'il aima sans restriction.

Un de ses anciens élèves et répondant de messe nous a dit son action profonde et très personnelle comme confesseur et directeur de conscience. Succès mérité qu'il devait sans doute à la grande facilité de son abord, mais surtout au rayonnement de son âme sacerdotale pénétrée de piété. On n'a pas craint de dire qu'il tranchait sur l'ensemble des professeurs et qu'il avait été gratifié d'un authentique don de piété et c'est, croyons-nous, ce qui expliqua l'unité singulière de cette vie si pleine toujours orientée dans la même droite ligne.

C'est la piété qui informe ses activités les plus diverses d'un bout à l'autre de son existence. Débordant le champ d'action de la vertu de religion, elle lui inspira un sentiment très vif des droits et de l'honneur de Dieu en toutes circonstances, le poussa à d'énergiques interventions, mais en même temps elle s'épanouira normalement, au-dedans et au-dehors, en douceur magnanime corrigeant son âpreté naturelle par une aimable simplicité presque naïve.

M. Soubigou manifestait vis-à-vis de M. Belbéoc'h un véritable culte qui ne supportait ni critique ni comparaison ; le très docte supérieur le lui rendait en affection, attribuant, pour une bonne part, le succès de son établissement aux longues et ferventes prières de son jeune collaborateur.

Comme économe, il se distingua particulièrement par la construction de la belle chapelle du Petit Séminaire, commencée en Décembre 1902. Lors de la consécration, le 21 Juin 1905, le supérieur rendit publiquement hommage à son savoir-faire, qui « a tiré plus d'une fois le vaisseau d'une mauvaise passe ».

Un séjour d'un an comme aumônier de la Retraite à Brest lui permit de s'initier à la direction des Ames féminines dans laquelle il devait exceller. Il aimait cette vie réglée dans un cadre religieux, où sa piété mystique trouvait largement de quoi se satisfaire ; mais il était marqué pour le ministère paroissial et, dès 1906, il fit retour à la Cornouaille par le Porzay.

A Plonévez-Porzay, dès l'abord nous voyons s'affirmer les lignes de force de son action pastorale, telle qu'elle s'exercera jusque dans l'âge le plus avancé. D'un coup d'oeil il avait apprécié la situation difficile où les circonstances douloureuses de l'heure avaient placé cette chrétienne paroisse. Son effort portera principalement sur ces réalisations proprement institutionnelles qui permettent à la vie paroissiale de subsister et de s'affermir d'un recteur à l'autre, sous les fluctuations des événements.

Son premier souci, apparemment, — mais nous verrons qu'il avait des visées plus hautes, — fut le renflouement de l'école chrétienne des filles. L'école Sainte-Anne dont, il fut considéré, à juste titre, comme le fondateur, va ainsi succéder providentiellement à l'école communale, tenue depuis 1874 par les Filles du Saint-Esprit dans un local appartenant à la Fabrique et qui n'avait pas été inquiétée jusqu'en 1911.

Le recteur, qui sut toujours se tenir au courant des lois, avait vu venir l'orage ; et, grâce à la constitution d'une société civile, on avait pu prévoir un abri tant pour les Sœurs que pour leurs élèves, si bien qu'au moment même où les religieuses étaient expulsées, les murs des nouvelles classes s'élevaient rapidement et quelques mois après la laïcisation, l'enseignement chrétien reprenait triomphalement avec 137 élèves et 50 pensionnaires, toutes les filles de la commune, à une unité près. Cela n'alla pas sans incident, mais M. Soubigou avait retourné la situation, amenant le

Conseil municipal à refuser la dévolution des biens de la Fabrique et à désavouer la laïcisation de l'école.

On se demande bien où il put trouver les ressources pour la construction des quatre nouvelles classes, alors qu'à la même époque, il s'occupait de racheter, de ses deniers, son presbytère.

Il avait ainsi vendu son petit bien de famille, inaugurant cette vie de dépouillement qu'il poussera jusqu'aux dernières limites. Il sut se faire aider, pour les démarches en haut-lieu, auprès de M. Briand, par M. Daniélou, le jeune, député de Locronan qui faisait alors son apprentissage d'homme politique.

Comme le disait un paroissien lors du départ du recteur : « Il venait toujours à bout. Ça... c'est un bon prêtre ». Ce serait cependant une grave erreur que d'attribuer ces réussites à l'esprit d'à-propos, à un certain talent d'organisation ou simplement à l'entêtement contre vents et marées de l'obstiné recteur. On connaît son cri de guerre : « Subir, s'il le faut... mais réagir aussitôt. Sainte Anne avec moi. > Derrière ces dehors belliqueux transparaissait un esprit surnaturel qui est la raison dernière de toute cette activité et lui donnait sa qualité propre. Nous n'en retiendrons comme preuve que la typique conclusion de la protestation dont il donna lecture au Commissaire et aux gendarmes, lors de l'expulsion du presbytère :

« Nous en appelons au tribunal de N. S. Jésus-Christ qui rendra strictement et rigoureusement son dû à chacun et confondra toute iniquité ; c'est là que nous attendons nos persécuteurs sans aucune crainte. Aujourd'hui nous sommes heureux de souffrir pour l'Eglise et notre Divin Maître, car c'est en haine de lui que nous sommes chassés.

Vous aussi, je n'en doute pas, vous êtes les victimes du devoir en remplissant ce pénible mandat. Je demande à Dieu de vous prendre en pitié, vous, de même que ceux qui vous envoient. »

Mais il importe de noter que M. Soubigou employa le meilleur de son âme à d'autres réalisations plus directement pastorales. Il prit à cœur d'établir solidement ou de développer les associations de piété qui encadraient de façon durable la bonne volonté de ses paroissiens fidèles. Il leur fit partager sa constante dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à la Très Sainte Vierge, que nous avons retrouvée, comme dernière et unique consigne, dans son testament spirituel. C'est ainsi qu'il implanta la pratique de la communion du premier vendredi du mois, avec l'adoration du troisième dimanche où les hommes se succédaient par groupes de quatre, de demi-heure en demi-heure. Il organisa de même la réunion mensuelle des Mères Chrétiennes avec une retraite tous les deux ans suivant l'usage qu'il introduisit également chez les Enfants de Marie.

Les consolations ne lui manquèrent pas; il sut se faire écouter et respecter ; en définitive, on supportait ses rappels à l'ordre qui ne manquaient pas de vigueur à l'occasion. Enfin sa sollicitude s'intéressa, malgré les difficultés de l'heure à l'éclosion des vocations. Tout au moins créa-t-il un climat favorable, car si nous ne connaissons aucun membre du clergé diocésain qui lui doive l'orientation de sa vie, voici pourtant plusieurs vocations de religieux : un Assomptioniste et deux Oblats de Marie-Immaculée.

Il aurait pu s'attendre à plus de succès auprès des élèves de l'école Sainte-Anne ; en fait une seule, semble-t-il, se dirigea vers le noviciat des Filles du Saint-Esprit ; c'est trois ans après son départ pour Briec qu'une des institutrices qu'il avait installée comme directrice prit à son tour le chemin de Saint-Brieuc ; il le constatait avec humour : « J'ai tant désiré voir des institutrices de Plonévez-Porzay entrer en religion chez les Filles du Saint-Esprit et il suffit que je quitte la paroisse pour que cela arrive. » Il

s'agissait, en l'espèce, de Mlle Gourmelon, maintenant la Très Révérende Mère Marthe de Jésus, Supérieure Générale de sa Congrégation.

Une très grande joie fut réservée à M. Soubigou : le couronnement, en 1913, de la statue de Sainte-Anne-la-Palud. Ce fut pour lui l'occasion de gagner l'amitié de Monseigneur Duparc, qui aimait le recevoir à sa table lors de ses visites à Quimper. « Ce couronnement, disait le bon recteur, l'honneur de ma vie ».

Cependant un nouveau champ d'apostolat fut bientôt offert à son zèle : c'est à Briec qu'il allait donner toute sa mesure.

C'est en fin Septembre 1916, au milieu d'embarras de toutes sortes, que M. Soubigou prit possession de sa nouvelle paroisse de Briec. Il fut beaucoup aidé par le jeune abbé Guillaume Pennarun, en congé pour cause de maladie, qui usera ses dernières forces au service de sa paroisse natale, avant de mourir, peu après la fin de la guerre, à 35 ans.

Le nouveau curé trouvait les bases solides d'une action sacerdotale efficace, telles qu'elles avaient été posées par son prédécesseur. Le chanoine Poulhazan, au tempérament puissant et parfaitement équilibré, a laissé une impression profonde à Briec. Les œuvres d'éducation et de piété qu'il avait implantées donneront tout leur fruit grâce à la constance, au dévouement éclairé et à l'influence personnelle de son successeur.

Il ne faudrait pas croire que M. Soubigou triompha sans combat ; il trouvait à Briec une opposition laïque peu nombreuse, mais tenace, bien décidée à faire la vie dure à ce curé trop entreprenant qui administrait sa charge à la manière d'un patriarche maître de toutes les destinées, qui ne craignait pas d'intervenir publiquement sur tous les terrains.

On eut le tort de l'attaquer précisément dans un domaine où sa vigilance combative était pleinement justifiée : la préservation des bonnes mœurs. A Plonévez-Porzay, il avait eu maille à partir, semble-t-il, avec la justice pour une affaire de dénonciation de « mauvais livres ». Déjà, sa prudence et son information l'avaient préservé de plusieurs mauvais pas. Ici, ce fut à propos des « pianos mécaniques », objet d'une ordonnance épiscopale dont il rappela les défenses dûment sanctionnées.

Le curé accusé de diffamation, fut cité à la Justice de Paix de Briec et condamné aux dépens avec de sévères attendus. Il n'hésita pas à aller en appel à Quimper et fut acquitté par une décision qui fit en quelque sorte jurisprudence, en ce sens quelle arrêta net un certain nombre de poursuites du même genre engagées un peu partout contre le clergé : le tribunal reconnaissant sans ambage aux prêtres « le droit de prescrire ou de défendre quelque chose aux fidèles sous la sanction de peines purement spirituelles ».

M. Soubigou triompha modestement, fort peu soucieux de fournir, une fois de plus, matière à copie aux échetiers de la capitale, en l'espèce G. de La Fouchardière de *L'œuvre* sur « l'éternel conflit entre l'Eglise et la Bistocratie ». Il préférerait s'employer, en toute charité, à ramener la paix autour de lui ; les accusateurs vinrent l'un après l'autre, lui exprimer leurs regrets, jusqu'au juge lui-même, qui dans ses moments d'expansion, cherchait une explication à sa malencontreuse attitude. Quant à la famille mise en cause, elle fut définitivement conquise par les bons procédés du curé, oublieux de l'injure ; c'était un beau trait de son caractère, que ce parfait oubli de lui-même qui désarmait les rancunes.

Sur le plan paroissial, il en fut à Briec comme à Plonévez-Porzay. Non seulement les écoles chrétiennes furent portées à un haut degré de prospérité, mais leur influence fut prolongée par un patronage des garçons. Ici encore, le pasteur donna le meilleur de son âme à l'organisation des mouvements de piété, et d'apostolat, où se manifesta une ferveur longuement entretenue d'allure vraiment populaire.

Il ne lui suffisait d'apporter tous ses soins à l'entretien des nombreuses chapelles, particulièrement, Sainte-Anne de Trolez, Saint-Corentin au Kresker et surtout Notre-Dame d'Illijour, ou d'ériger dans l'église paroissiale des autels monumentaux — d'un goût d'ailleurs discutable — à Notre-Dame de Lourdes et à Sainte Anne (ce dernier en souvenir de la Palud où il mènera souvent ses paroissiens) ; le curé s'entend surtout à bâtir la cité des âmes. Il fit fond sur ses dévotions de toujours : Eucharistie, Sacré-Cœur, T. Sainte-Vierge, sans oublier le Tiers-Ordre.

L'Adoration paroissiale du premier dimanche du mois était un spectacle de foi. A partir de la grand'messe jusqu'aux vêpres deux équipes d'une douzaine d'hommes chacune, en général désignés par quartier le dimanche précédent du haut de la chaire, assuraient la permanence devant le Saint-Sacrement exposé. Deux heures durant, le Curé lui-même dirigeait chants et adoration, improvisant facilement de tout son cœur.

Si ses vicaires, qui l'aidèrent si efficacement .sur tous les plans, se voyaient confier plus facilement les jeunes gens M. Soubigou se réservait presque totalement le soin de former les jeunes filles à la dévotion mariale. Sa Congrégation des Enfants de Marie était un mouvement apostolique autant qu'un groupement de piété. Les réunions se tenaient à l'école Sainte Anne, le dimanche entre la messe de huit heures et la grand'messe, groupant jusqu'à 120 présences à la belle époque, avant que l'âge n'ait trop marqué l'infatigable curé. C'était sa « réserve des vocations », mais c'est là aussi que tant de mères de famille furent formées à une solide piété, à une vie vraiment chrétienne dans le monde. Enfin, pour entretenir leur ferveur, il procurait tous les ans à ses Congréganistes le bienfait d'une grande retraite, prêchée ordinairement par des religieux bien connus, un Père Jésuite et un Capucin, ses bons amis, anciens de Pont-Croix.

L'action apostolique de M. Soubigou s'étendait par le contact direct et sans cesse renouvelé avec tous et chacun de ses paroissiens, qu'il tenait à visiter dans le cadre de leur vie journalière. Voilà sans nul doute, l'origine de ses longues randonnées, toujours à pied, à travers cette immense paroisse de plus de plus de vingt kilomètres de longueur.

On le voyait avec joie arriver, de son petit pas toujours égal, le visage irradié d'un bon sourire ou perdu dans une méditation ininterrompue, saluant ses ouailles à l'entrée de leur demeure par l'invocation rituelle : « *Meulet ra vezo... Loué soit le Sacré-Cœur de Jésus et la Vierge Marie* ». Quand il allait voir un malade au loin, il se faisait annoncer autant que possible et visitait tous les foyers du quartier ; ce jour-là, les enfants se dispensaient d'aller à l'école pour ne pas manquer la bénédiction de leur curé. Et il revenait toujours à pied, repoussant les offres d'obligeants automobilistes. Ne dit-on pas qu'il lui arriva d'aller ainsi à pied à Quimper, aller et retour et, un dimanche, après avoir célébré la messe à Sainte-Cécile (à 8 kilomètres du bourg), de revenir toujours à jeun pour chanter la grand'messe paroissiale.

Il faut y voir sans doute un témoignage de son habituelle austérité de vie, mais surtout il trouvait ainsi le moyen d'épancher sa prière au long de ses randonnées par tous les temps que Dieu fait. A l'église, il se tenait régulièrement entre sa stalle et son confessionnal, penché sur sa chaise, les yeux fixés sur le tabernacle, à moins qu'il ne récitât son bréviaire, toujours debout ou à genoux, par respect pour *l'Opus Dei*.

Il convient d'ouvrir une rubrique spéciale pour ce qui fut de l'avis de tous, sa réussite la plus manifeste : l'éveil et la culture des vocations ecclésiastiques et religieuses. Il montra dans cet art difficile, à un degré éminent, un respect des âmes, un esprit de décision, qualités complémentaires qui sont ici autant de formes de la discrétion surnaturelle, émanation de son don de piété.

Ses élèves étaient vraiment ses enfants, comme il aimait à les appeler ; non content de les préparer au Petit Séminaire où il passait les voir régulièrement, il les réunissait souvent et les hébergeait volontiers pendant les vacances pour leur faciliter la fréquentation du sanctuaire, et nouait ainsi entre eux les liens de cette amitié qui était leur mutuel soutien.

Nous ne pouvons mieux faire que de passer la main à un de ses élèves de première heure, le R. P. Coathalem, S.J., en citant la lettre qu'il adressa à Monseigneur l'Evêque à l'annonce de la mort de son premier maître :

Je dois beaucoup à M. Soubigou ; pour une large part l'orientation même de ma vie ; et je ne saurais oublier la bonté vraie, patiente et délicate, qu'il m'a toujours témoignée ; elle a été mon réconfort et mon meilleur soutien, au long des années de formation, au Petit et au Grand Séminaire, et durant mes vacances à Briec...

On pouvait sourire parfois de la spontanéité de telle ou telle de ses réactions, de la complaisance un peu naïve qu'il manifestait en certains rappels incessants du passé ; c'était une note humaine dont le pittoresque ne le rendait pas moins attachant, puisqu'elle révélait une âme incapable des attitudes composées, un cœur simple et magnanime, à qui la reconnaissance ne pesait pas.

« Mais derrière ces traits de surface, ce qui transparaissait de façon limpide, c'était toujours le prêtre profondément pieux ; intimement pénétré des responsabilités de sa charge, incapable de biaiser devant un devoir précis ; prudent sans doute, mais aussi exigeant, non seulement lorsqu'il s'agissait d'assurer, autant qu'il se pouvait faire, l'ordre chrétien dans sa paroisse, mais aussi dans la direction des âmes ; il s'y montrait compréhensif et bon, mais ne craignait aucunement d'éveiller aux horizons de perfection — horizon de sacerdoce, de la vie religieuse, d'une vie chrétienne fervente dans le monde, donnant des conseils précis, suggérant les voies pratiques de réalisation ; n'épargnant ni sa peine, ni au besoin sa bourse, — soutenant incessamment ceux qui avaient pris le départ... »

« Il est un aspect de son action sacerdotale qu'il m'a été donné d'apprécier de façon très personnelle : son désintéressement plénier. Il aidait, puis s'effaçait. Je lui devais beaucoup, et lorsqu'il m'a vu m'éloigner du diocèse, à la veille du sacerdoce, puis du pays, quelques années plus tard, il aurait pu — ç'eût été fort humain — manifester sa déception, une ombre de rancœur. Au fait, il fut surpris et me le dit avec sa franchise coutumière, cette fois un peu voilée de tristesse. Mais il ne formula pas une objection, s'inclinant sans réserve devant une décision dûment authentiquée. »

Quant aux résultats tangibles, il ne faut pas se lier aveuglément, sans doute, aux statistiques dont Disraeli faisait un des moyens principaux de mentir ; mais les faits sont là : en 1952 le canton de Briec fait, en Cornouaille, figure d' « enclave léonarde », ne craignant pas sur le plan des vocations sacerdotales, comme en bien d'autres points, la comparaison avec des pays comme Lesneven ou Landivisiau. Honneur très justement mérité, c'est dans l'église de Briec que l'ordination de la Passion 1958 a déroulé ses fastes pour l'accession au sacerdoce des quatre derniers « enfants » de M. Soubigou,

Au total, la paroisse compte actuellement treize prêtres en activité dans le clergé du diocèse. Mais il faut remarquer qu'elle en dénombre tout autant dans les Missions lointaines, ceci fait honneur à la vigueur spirituelle de la population, mais nous y verrions volontiers le résultat de l'influence des vicaires, le curé ne s'intéressant strictement qu'au recrutement du clergé diocésain, sauf exception. Outre cinq Pères d'Haïti, la paroisse compte des sujets aux Missions Etrangères, chez les Assomptionnistes, les Montfortains, les Oblats de Marie-Immaculée, les Pères du Saint-Esprit et les Prêtres du Sacré-Coeur d'Issoudun, sans oublier Kerhénéat. Enfin, une dizaine de Frères enseignants et deux autres à Saint-Jean de Dieu et chez les Monfortains.

Pour les religieuses, le panache est moins varié, peut-être parce que l'influence de M. Soubigou y était plus prenante : c'est d'une façon massive (une trentaine) que les filles de Briec se sont dirigées vers Saint-Joseph de Cluny dont venaient leurs maîtresses. Le bon curé n'y mettait aucun sectarisme : n'avait-il pas « travaillé » de son mieux dans le Porzay pour les Filles du Saint-Esprit ? Cela faisait partie en quelque sorte de son devoir d'état que de veiller au recrutement des religieuses qui l'aidaient à entretenir l'esprit chrétien dans la paroisse dont il aurait à rendre compte.

Voici cependant une dizaine chez les Filles du Saint-Esprit, au moins une à la Miséricorde de Séez, et, chez les contemplatives, un lot de choix ; Augustine, Carmélite, voire une abbesse de Trappistines. Nous avons bien conscience d'en ignorer plusieurs ; il faudrait, en particulier, tenir compte de ces jeunes filles d'autres paroisses qui entendirent l'appel de Dieu au cours d'un séjour prolongé à Briec, par exemple telle institutrice que M. Soubigou aiguilla vers le noviciat de Saint-Joseph de Cluny.

Le sommet de son ministère à Briec fut la fête paroissiale du 5 Août 1934 pour ses noces d'or sacerdotales. M. le chanoine Pichon rappela qu'à Briec comme à Plonévez-Porzay, le jubilaire n'avait pas été le « chien muet » maudit par l'Ecriture... Les éloges ne manquèrent pas mais la récompense la plus douce à son humilité fut la célébration, cette même année, de cinq premières grand'messes à Briec, tandis que cinq de ses filles faisaient profession sous l'habit de Saint-Joseph de Cluny.

L'âge est venu cependant, marquant à peine cette robuste activité ; au début de la dernière guerre, tel cahier de notes constate que « M. le Curé a encore bon pied, bon œil » (à 79 ans). C'est manière de parler. Il faut bien se résigner maintenant à s'asseoir pour achever la récitation de l'office divin et à user parfois de l'automobile autrefois honnie ; mais le pasteur est toujours assidu au confessionnal et très disposé à suppléer en chaire ses vicaires. Sa piété se fait envahissante : il en arrivera, nous assurent ses familiers, à passer à l'église les deux tiers de son temps, s'épanchant, par moments, en pieuses pensées avec une simplicité qui émouvait autant et plus qu'elle n'amusait ses témoins.

Il est plus charitable que jamais, n'hésitant pas à se dépouiller, en faveur de ses séminaristes dans l'embarras, des meilleures pièces de son vestiaire. Il supporte avec une condescendance, qui est pure humilité, les avanies qui lui viennent parfois d'où il n'aurait pas dû les attendre. La droiture de son jugement, la vigueur de sa vigilance n'ont pas faibli. Non seulement on le verra batailler pendant l'occupation - qui fut dure et même tragique à Briec - pour assurer l'enseignement chrétien ou bien, inutilement cette fois, pour récupérer les biens de la Fabrique ; mais quand l'honneur de Dieu et le bien des âmes, surtout des petites gens, la dignité du prêtre ou son autorité seront en péril, il saura comme autrefois intervenir, discrètement mais fermement, au risque de compromettre irrémédiablement la tranquillité de ses dernières années.

Il faut enfin partir. L'oreille se fait dure, défaut majeur pour ce confesseur si dévoué ; il ne veut pas avouer, - c'est sa dernière coquetterie, - que sa vue, même après l'opération de la cataracte, est déficiente. Il offrira lui-même sa démission à Monseigneur l'Evêque en Août 1947, à 87 ans, mais avec effet à partir de fin Octobre pour lui permettre de s'offrir cette dernière joie d'assister à une

nouvelle grand'messe et... aux élections municipales. Et il partira; entouré d'une vénération générale, le cœur en paix, malgré le poids du sacrifice, soucieux simplement de n'être à marge à personne.

A l'âge où tant d'autres jouissent légitimement d'une retraite bien gagnée, il trouve encore le moyen de se rendre très utile en servant de vicaire à son neveu, l'abbé Auguste Séité, recteur de Tréflévénez, où il « se prépare dans le silence et la solitude à la mort »... Il s'en fallait d'une bonne dizaine d'années. En 1948, il suit son neveu à Kernouës, tout heureux de se rapprocher de son cher Folgoat et de Ploudaniel, où il se rend parfois à pied. La mémoire reste singulièrement fidèle pour un âge si avancé et, à 94 ans, il réalisera ce pieux exploit d'apprendre « à la bonne lumière du jour » les trois messes de Noël pour célébrer dans son intégrité le Mystère de la Nativité, au lieu de se contenter de son habituelle messe quotidienne « de Beata » à laquelle le réduit sa vue de plus en plus basse.

Le recteur de Kernouës est rappelé à Dieu le 15 Mai 1954. Que va devenir M. Spubigou ? Il repousse les instances de ses neveux et nièces qui seraient si heureux de le recevoir, en particulier à Lamarsant, en Ploudaniel, où vient de mourir à 85 ans, sans aucune infirmité, sa dernière soeur, Angèle : « La place d'un prêtre, affirme-t-il catégoriquement, est au milieu de ses confrères ». Il accepte avec simplicité l'hospitalité de la maison de Keraudren. Nous savons, d'après sa correspondance intime, la reconnaissance qu'il a vouée aux religieuses et à ses frères dans le sacerdoce qui l'entouraient d'affection déférente : « Je suis aussi heureux qu'à Briec », disait-il.

Le Père Coathalem, qui vint le voir l'an dernier, au moment même d'aller rejoindre à Brest le train qui le ramènerait vers l'Extrême-Orient, nous le dépeint « *toujours le même que jadis à Briec, avec sa simplicité spontanée, son jugement surnaturel, profondément sacerdotal, sa charité attentive et discrète, avec peut-être dans son ton une nuance particulière de sérénité grave et détachée* ».

Il avait fêté à Briec, le 27 Juin 1954, ses 70 ans de sacerdoce, entouré à l'autel de ses neveux, moine de Kerbénéat ou prêtres du clergé diocésain, une fête intime, toute paroissiale, Un de ses anciens vicaires rappela avec autorité ses mérites... Pour lui, il fit sien le mot d'un de ses anciens élèves : « *Cette fête a été pour la gloire de Dieu* ».

On pouvait, espérer qu'il couronnerait ses cent ans ; il en parlait quelquefois. Il continuait à dire sa messe à peu près tous les jours et arrivait à écrire encore assez lisiblement, ajoutant à ses lettres quelque image de propagande pour la dévotion au Sacré-Cœur. En dehors de sa promenade de deux heures sur ce « Boulevard des Invalides » qui entoure l'établissement, il passait pratiquement tout son temps disponible à la chapelle, multipliant rosaires et chemins de croix, plus expansif que jamais.

A l'occasion de son 95^e anniversaire, M. le Supérieur crut bon de marquer l'événement par une coupe de champagne. M. Soubigou, toujours très digne, remercia tout en regrettant de voir se créer un précédent, qui « pouvait, dans la suite, s'avérer onéreux » ! Monseigneur l'Evêque, lors de sa dernière visite, lui dit qu'il espérait célébrer son centenaire : « *Vous n'avez rien refusé à votre évêque, vous n'allez pas me refuser cela* »... « *Mais cela ne dépend pas de moi, Monseigneur... Je ne demande rien au bon dieu. Je me confie à la Très Sainte Vierge ; ce qu'elle voudra, ce sera le mieux pour mes intérêts* ».

Des soins spéciaux venaient d'améliorer notablement sa vue, et il se réjouissait naïvement de reconnaître enfin ses confrères qu'il ne voyait jusque-là qu'à travers un brouillard... Ce fut une désolation générale autour de lui quand, à l'occasion de sa promenade habituelle, le dimanche 3 Novembre, il contracta une congestion qui l'emporta cinq jours plus tard.

Parfaitement conscient de son état, il se prépara à la mort avec sérénité, recevant les derniers sacrements dans des sentiments de piété admirables; puis, il prit congé de ceux qui l'entouraient : « *Que l'on ne me donne maintenant aucune distraction, que je reste seul avec Dieu* ». Deux heures après il expirait sans la moindre plainte, sans heurt, sans agonie après avoir murmuré un dernier Ave.

Il fut inhumé à Ploudaniel, le 11 Novembre, un anniversaire qui lui était cher. Monseigneur l'Evêque, rentrant à peine de voyage, tint à présider ses obsèques et tira la leçon de cette vie sacerdotale si pleine de jours et de mérites : « *M. Soubigou a été un grand réalisateur, un grand lutteur. Il a lutté pour toutes les cause» de l'Eglise; mais il a lutté d'abord contre lui-même, contre sa nature impulsive par son esprit d'oraison... Modèle d'action pastorale, parce que d'abord et surtout homme de vie intérieure* ».

P. GRÉGOIRE, O. S. B.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 1958 p. 264